

Essai

Numéro 105, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20029ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (105), 54–72.

essai

Alain Dubuc
ÉLOGE DE LA RICHESSE
 Voix parallèles, Montréal,
 2006, 335 p. ; 29,95 \$

Alain Dubuc est actif dans les médias écrits depuis plus de 25 ans. Il a été président et éditeur du *Soleil* de Québec, et il est maintenant chroniqueur à *La Presse* de Montréal. Selon lui, « le Québec est pauvre » et stagne avec un niveau de vie parmi « les plus bas en Amérique du Nord ». Ce portrait dramatique, mais pas désespéré, est au cœur d'*Éloge de la richesse*, publié chez Voix parallèles.

Élevé au rang de parole messianique par certains et dénoncé par d'autres, l'essai, au-delà des formules-chocs, laisse perplexe, voire indifférent. En effet, l'auteur, qui est pourtant un journaliste expérimenté, n'arrive pas, même dans les 100 premières pages, à captiver le plus avide des lecteurs. Le texte n'est pas aride – au contraire – mais les 50 premières pages sont truffées d'explications et de justifications sur les apparentes contradictions des multiples tableaux et références statistiques (à la page 19, par exemple, Dubuc s'excuse de la complexité de la situation). De plus, comme la plupart des auteurs, Alain Dubuc a un lecteur plus ou moins précis en tête à qui il veut expliquer, démontrer et justifier sa position. C'est là que le bât blesse, car l'essayiste prêche aux convertis et rend ainsi l'effort inutile et vain. En effet, pourquoi rédiger un tel essai – aussi recherché ou provocateur soit-il – si le lectorat cible adhère déjà à la thèse proposée ? *Éloge de la richesse*, après avoir comparé le Québec à l'Ontario, au Canada, au Tiers-Monde, à la Virginie occidentale, aux États-

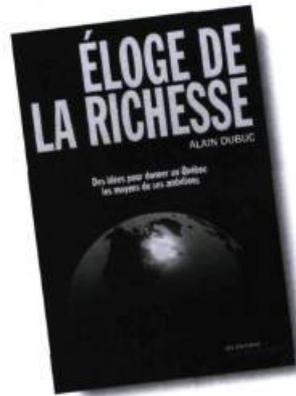
Unis, à l'Europe, ... démontre que, d'une certaine manière, l'Irlande devance le Québec...

Si l'auteur veut vraiment nous redonner « une maison dans le Maine », nous permettre de « préserver nos acquis », nous aider à « renverser le scénario catastrophe qui nous attend », nous prévenir des choix difficiles « pour ne pas reculer et pour ne pas perdre une partie de ce que nous avons »..., peut-être devrait-il définir ce « nous » au nom duquel il parle et dont les acquis sont en danger ? Qui est ce « nous » dont les acquis sont suffisamment importants pour en craindre la perte ? Alain Dubuc, en négligeant d'adapter son contenu pour ses détracteurs, donne finalement un coup d'épée dans l'eau. *Éloge de la richesse* souffre, au fond, d'une présentation un peu gauche...

Sylvain Marois

Mathilde Sobottke
 et Magali Jourdan
**QUI A PEUR
 D'ELFRIEDE JELINEK ?**
 Danger Public, Paris, 2006,
 125 p. ; 18,95 \$

Prix Nobel de littérature en 2004, l'écrivaine autrichienne Elfriede Jelinek a été qualifiée par plusieurs d'élitiste, de violente et de subversive. Dans cet ouvrage, elle confie à deux biographes les moments et les aléas de sa vie qui l'ont amenée à se marginaliser et à créer une œuvre excessivement *décapante* en regard de l'absurdité du pouvoir des « clichés » sociaux, des idéologies dominantes sclérosées, sinon *fascisantes*, qui pèsent sur l'Histoire... Et cela, en partant de l'hypothèse que l'Allemagne n'aurait pas vraiment affronté son passé nazi.



On sait que l'œuvre d'Elfriede Jelinek est multiple : poésies, romans, pièces de théâtre ou radiophoniques, essais, livrets d'opéra, scénarios et diverses traductions. Elle y a surtout travaillé à « déconstruire » le rapport existant entre langage, façons de penser et visions du monde. Dans son œuvre, les humains apparaissent comme de vulgaires pantins sans intériorité, de pauvres marionnettes souvent au service de mythes immondes. En somme, quel est le sens de la parole et qui parle et

agit en nous ? Et c'est essentiellement par la littérature – en retrait de l'espace social jugé aliéné – que cette écrivaine pourra exprimer ce qu'elle possède en « elle-même », se « jeter » en-dehors de ses limites. Elle fera également appel à certains ancrages théorico-critiques tels que le féminisme et le marxisme pour soutenir une écriture qui n'est pas que pure subjectivité ou jeux de langage afin, justement, de mettre au jour un usage idéologique malsain de la langue.

Les deux auteures de cette biographie ont rencontré Elfriede Jelinek en août 2005 à Vienne, la ville natale de l'écrivaine. C'est une femme fragile et vulnérable qui s'est livrée au jeu de l'entretien, exposant les moments cruciaux de sa vie et ceux d'une œuvre solidement enracinée dans cette Vienne originelle à la fois belle et mortifère, ville qui l'a violentée mais qui lui a aussi permis – par la culture critique et l'écriture en « exil intérieur » –, de montrer les faussetés ahurissantes d'une Autriche excessivement ambiguë sur les plans social, politique et culturel.

Gilles Côté

Kenneth White
LE RÔDEUR DES CONFINS
 Trad. de l'anglais
 par Marie-Claude White
 Albin Michel, Paris, 2006,
 344 p. ; 29,95 \$

« Moi, je suis un géopoéticien nomade », dit Kenneth White au fantôme de Salomon Ibn Gabriol, un intellectuel né en Espagne au XI^e siècle. Qu'est-ce donc que ce drôle de métier où l'on parle aux morts ?

Des figures aussi éloignées qu'Héraclite, Hölderlin ou Henry David Thoreau ont été des sources d'inspiration pour le futur géopoéticien. En fait, tous les penseurs qui, comme eux, ont cherché dans la terre, ou sur la terre, des signes qui donnent

sens à l'existence humaine. En 1978, Kenneth White rassemblait les multiples manifestations de cette recherche sous le terme « géopoétique ». Depuis, une trentaine de livres, récits de voyage, poésies et essais, forment ce qu'il est convenu d'appeler une cartographie intellectuelle. Dans *Le rôdeur des confins*, White célèbre le génie philosophique qui s'est manifesté au cours des siècles antérieurs dans les zones les plus reculées du monde. Son voyage, qui va de la Scandinavie, des forêts d'Amérique du Nord, en passant par le Portugal, la Corse, l'Espagne, le Maroc jusqu'aux petites îles du Pacifique, est d'abord une quête des racines du savoir avant d'être le lieu d'une rencontre avec l'autre. Si autre il y a, il s'incarne en personnages surnaturels comme le penseur espagnol ou en « indignes » représentants de ce qu'est devenue la race humaine. À ce chapitre, les Québécois rencontrés paraîtront un brin typés, au service d'un discours sur l'assimilation des peuples. Peut-être à cause de sa connaissance de l'histoire des peuples qu'il visite, le géopoéticien tombe rarement dans un exotisme de pacotille. Bon, White ne suit pas toujours les tracés impossibles et on le découvrira en véritable touriste sur les dunes de Merzouga, dans l'erg Chebbi, au sud du Maroc. Sinon, son parcours, même dans les lieux touristiques, suit les traces laissées par ses prédécesseurs : livres anciens, ruines mythiques, peintures, tombeaux, ... Il s'intéresse aussi à l'aspect minéral de la terre, ce qui le mènera en haut de falaises abruptes ou dans des boutiques de pierres, au cœur de médinas. Évidemment, autant de connaissances soumises au lecteur mettent un temps à être digérées. C'est un livre pour les contemplatifs surtout, moins pour les voyageurs qui courent après leur ombre.

Judy Quinn

Une histoire des revues

L'essai d'Andrée Fortin, *Passage de la modernité*, qui en est à sa deuxième édition, vise à définir le rôle et l'engagement public des intellectuels québécois à travers l'une de leurs manifestations : la fondation de revues. La fonction des intellectuels est de tout temps une question polémique. D'aucuns déplorent la perte d'audience des savants dans la cité ou critiquent leur absence sur la scène publique.

Pour inscrire historiquement ce débat, Andrée Fortin a opté pour une analyse des intellectuels en actes. En fondant des revues, ces derniers agissent sur la société, indiquent des manquements et proposent des correctifs, autant d'actions qui ont une incidence sur les débats publics, qu'ils nourrissent ainsi. Le nombre de revues étant élevé, l'essayiste a choisi d'étudier le premier éditorial de toutes les revues québécoises puisque ce texte à caractère programmatique présente une lecture de la société, un constat du vide que la direction du périodique se propose de remplir.

Cet essai brillant, clair et précis, fruit de nombreuses années de recherches, que complète ici l'analyse des revues fondées depuis la première édition en 1993, montre la variation de la posture des intellectuels tout en prenant en compte la modification de leurs champs d'intérêts. Le caractère exhaustif de l'analyse, qui ne se fait pas au détriment de rapprochements et de bilans permettant de comprendre

les tendances de fond, assure une traversée du bouillonnement culturel québécois, tout en montrant à quel point l'établissement d'un « nous québécois » est central dans l'affirmation des intellectuels. Au terme de ce parcours, il devient saisissant de constater que les intellectuels s'agitent toujours autant, mais qu'ils interviennent autour de questions qui les amènent vers le privé et non plus vers le politique, d'où la méprise à propos de leur silence. Dès lors, le débat devra se faire sur un autre front : comment leur permettre de faire entendre leur parole au-delà du bruit de fond social et d'ainsi continuer à proposer des analyses larges de notre situation culturelle et sociale ? Remettant cette question à l'avant-scène, Andrée Fortin éclaire les perspectives puisqu'elle redonne le goût du débat.

Michel Nareau

Andrée Fortin
PASSAGE DE LA MODERNITÉ
LES INTELLECTUELS QUÉBÉCOIS
ET LEURS REVUES (1778-2004)
 Presses de l'Université Laval, Québec, 2006,
 445 p. ; 40 \$

Sous la dir. de Christian Messier, Luc-Alain Giraldeau et Beatrix Beisner
L'ÉCOLOGIE EN VILLE
25 LEÇONS D'ÉCOLOGIE DE TERRAIN
 Fides, Montréal, 2006,
 196 p. ; 22,95 \$

L'éducation relative à l'environnement peut s'exercer de diverses manières, mais pas obligatoirement à la campagne. Dans *L'écologie en ville, 25 leçons d'écologie de terrain*, une équipe de chercheurs de l'UQAM a rédigé un guide pratique et accessible, qui explique des phénomènes écologiques existant dans des

zones urbaines, que les citadins pourraient observer presque quotidiennement. Les exemples retenus sont originaux et toujours pertinents : les arbres sur les trottoirs, les fourmis du jardin, l'araignée dans la chambre, les pigeons dans la cour. Ces animaux et végétaux font tous partie d'un cycle écologique auquel nous participons. En outre, les auteurs réussissent à expliquer en termes clairs les différents processus écologiques : le rôle purificateur de l'arbre, les cycles (de l'eau, de l'air), l'hibernation. Ils consacrent deux pages en fin de volume à définir l'écosystème – mot inventé en 1935 –, cette « structure », formée par

« plusieurs espèces associées », « en constant mouvement, en permanente adaptation ».

Comme on le sait, si les espèces animales et les plantes règnent majoritairement dans les zones rurales, celles-ci entrent souvent en concurrence, voire en conflit avec les humains dans la promiscuité urbaine. Pour comprendre ces phénomènes au cœur de nos écosystèmes, les auteurs expliquent quelques concepts d'écologie tels les délimitations de territoire, les bactéries parasites, la pollution.

Cette réflexion sur les écosystèmes urbains part d'une idée originale, mais l'ensemble a l'énorme inconvénient d'être centré



essai

sur la seule ville de Montréal, ce qui restreint le propos. La plupart des exemples proviennent de parcs, de lieux, de rues de la métropole. C'est dommage. Par ailleurs, l'éditeur aurait dû songer à inclure un index de tous les concepts introduits et définis, afin de faciliter la consultation.

L'ouvrage *L'écologie en ville* ne s'adresse pas uniquement aux spécialistes ; au contraire, il conviendra idéalement aux néophytes voulant mieux comprendre les bases de l'écologie et en trouver des applications très concrètes.

Yves Laberge

François Cheng
CINQ MÉDITATIONS
SUR LA BEAUTÉ
Albin Michel, Paris, 2006,
161 p. ; 19,95 \$

Par ces méditations sur la beauté, d'abord communiquées à un groupe restreint d'artistes, de savants et d'écrivains, François Cheng se propose d'élargir la notion de beauté au-delà de l'esthétique, jusqu'à la révélation d'un état d'être supérieur englobant toutes les sphères de la quête fondamentale de l'homme.

Il procède d'abord par la comparaison entre les esthétiques occidentales et chinoises, retrouvant en chacune les propriétés fondamentales de l'art et les possibilités d'ouverture sur le monde qu'elles autorisent. Cézanne lui apparaît être l'artiste occidental qui incarne le mieux la communication intime avec la nature et la révélation de ses mystères dans l'œuvre d'art. Mais c'est surtout chez les penseurs et les artistes chinois qu'il découvre les trois notions essentielles qui sont « l'interac-

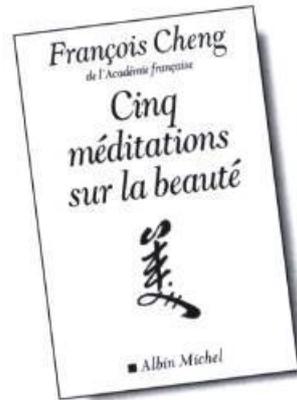
tion unifiante », le « souffle rythmique » et la « résonance divine ». « La finalité de la beauté artistique en son état le plus élevé, conclut-il, est plus que le plaisir 'esthétique', elle est de donner à vivre. »

Jean-Claude Dussault

Victor Malka
AVONS-NOUS
ASSEZ DIVAGUÉ...
LETTRE À MES AMIS
MUSULMANS
Albin Michel, Paris, 2006,
203 p. ; 23,95 \$

Le XX^e siècle aura été, on le sait, cruel envers les Juifs. Parmi les nombreux drames que cette communauté a vécus, il y a le départ, souvent forcé, des Juifs de pays où ils vivaient depuis des centaines d'années. C'est le cas dans le monde arabe, qui comptait au début du XX^e siècle de fortes minorités juives, que ce soit en Égypte, en Syrie ou partout au Maghreb. Dorénavant, dans tous les pays arabophones, la communauté juive est devenue très peu importante, à cause d'une émigration massive, notamment vers Israël, mais aussi vers la France et le Québec.

Juif français, Victor Malka est le produit de cette émigration. Élevé au Maroc, où sa famille avait racines depuis des siècles, il se rappelle la relative harmonie entre Juifs et Arabes dans cet État du nord de l'Afrique. Une cohabitation qu'il ne retrouve plus dans son nouveau pays, où il entend maintenant ses amis musulmans vilipender une culture juive avec laquelle ils avaient tissé autrefois des liens d'amitié. Une situation qui l'attriste étant donné le parenté des deux religions, qui se sont



côtoyées si souvent au cours de l'Histoire.

« [...] les relations judéo-chrétiennes se sont figées dans une méconnaissance mutuelle accompagnée d'une sorte de répulsion. Les uns et les autres se sont superbement ignorés, chacun étant sûr de son bon droit et de la mauvaise foi de l'autre. Aujourd'hui, la controverse d'ordre religieux se double d'une problématique politique. »

Il faut saluer cet appel courageux à la raison et à la générosité, fondé sur un passé commun et une situation similaire de minorités dans les pays occidentaux. Mais, en même temps, il reste difficile de faire abstraction du contexte houleux qui pollue les relations judéo-arabes depuis un demi-siècle et qui a trait à Israël. Quoi qu'en dise l'auteur, cette « lettre aux amis musulmans » respire tout de même une certaine rancœur juive envers la communauté arabophone et

musulmane. Un exemple est le rappel que fait l'auteur du statut de minorité (*dhimmis*) des juifs en terre d'islam et le supposé bon traitement dont ils auraient toujours joui au Maroc, un mythe dont se targuent encore les Marocains. Le penseur juif se fait fort de rappeler les injustices commises envers sa communauté dans ce pays, ainsi que l'absence totale de curiosité des Musulmans envers toute autre religion que la leur. Son appel a donc toutes les chances de rater son objectif de rapprocher véritablement les deux cultures. Mais il n'y a pas de mal à essayer...

Yvan Cliche

Erik Orsenna
VOYAGE AUX PAYS
DU COTON
PETIT PRÉCIS DE
MONDIALISATION
Fayard, Paris, 2006,
288 p. ; 29,95 \$

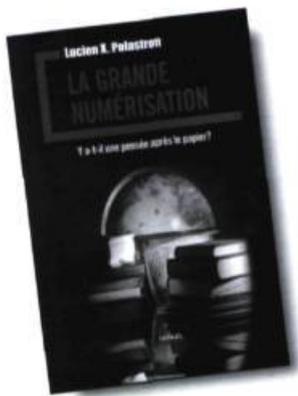
Se faisant essayiste, l'écrivain et membre de l'Académie française Erik Orsenna fait œuvre originale. Au lieu de deviser sur la mondialisation ex cathedra, il décide de voir par lui-même ce que veut dire, à travers une filière d'activités millénaire, soit la production de coton, cette mondialisation dont on nous rebat tant les oreilles. Il nous amène ainsi au Brésil, en Chine, aux États-Unis, en Inde, en Égypte, au Mali, en France et en Ouzbékistan, les grands producteurs d'une industrie qui fournit encore 40 % du marché mondial du textile.

Agréable à lire, comme on s'y attend, l'auteur nous glisse dans la soie de ses mots pour mieux nous faire connaître ce milieu et ses principaux acteurs. Un des enjeux de cette industrie est la question des subventions et autres faveurs accordées par les États pour protéger leurs producteurs locaux. Comme on s'y attend, les États-Unis tiennent le

haut du pavé avec une production moderne, soutenue par le gouvernement, ce qui cause bien du tort aux producteurs moins pourvus.

Comme dans le dossier du bois d'œuvre qui oppose le Canada et les États-Unis, chacun accuse les autres de manœuvres illégales, de mauvaise foi, tout en évoquant les vertus du commerce libre et sans entraves. Sans surprise, on apprend que les plus gros et les plus malins y gagnent, et des nuages pèsent ainsi sur l'horizon de pays plus pauvres, dont le Mali, forcé de privatiser son industrie. Seul le Brésil, dit l'auteur, joue clairement la carte libérale. « Tous les autres pays que j'ai visités, tous, s'arrangent pour fuir les rigueurs et les volatilités du marché : subventions ouvertes ou déguisées, manipulations monétaires ou douanières, batailles de normes, constats préférentiels... »

Yvan Cliche



Lucien X. Polastron
LA GRANDE
NUMÉRISATION
Y A-T-IL UNE PENSÉE
APRÈS LE PAPIER ?
Denoël, Paris, 2006,
198 p. ; 31,95 \$

Un plaidoyer cinglant contre les entreprises qui procèdent au marchandage du livre sur la « toile » : voilà ce que propose Lucien X. Polastron dans son essai *La grande numérisation, Y a-t-il une pensée après le*

Bob Dylan

Voici le deuxième livre consacré à Bob Dylan, publié au Québec, après l'excellent *Blowin' in the Wind, Les parcours de Bob Dylan* de Michel Jacques (Botakap, 2000). Ouvrage d'initiation centré sur les disques et non sur la biographie, *Bob Dylan au fil des albums* est la traduction du livre *The Bob Dylan Albums* (Guernica, 2002). Anthony Varesi y présente chronologiquement une quarantaine d'albums, des 45 tours restés inédits (comme *George Jackson* en 1971) et quelques raretés.

En quarante ans, Bob Dylan a indéniablement produit plusieurs disques essentiels, que tous devraient connaître (pensons à *Highway 61 Revisited*, *Blonde on Blonde*, *Nashville Skyline*, *Self Portrait*, *Infidels*), mais il faudrait un guide éclairé pour initier le néophyte à l'œuvre qui compte une cinquantaine d'albums, tous réédités en CD. Parmi les volontaires, Anthony Varesi réussit à présenter individuellement chaque album et à fournir beaucoup d'informations, faisant souvent écho aux critiques de l'époque ; mais je pense qu'il ne réussit pas à mettre en évidence les richesses des albums ignorés ou condamnés par des commentateurs souvent influencés par les modes. Ainsi, *Before the Flood* (1974) me semble être le meilleur disque en concert de Dylan, pour la force et la richesse de sa voix ; mais ici, l'auteur se rallie trop souvent à ceux qui ont dénigré ce disque lors de sa sortie. Et contrairement à Anthony

Varesi, je ne dirais pas que *New Morning* (1970) soit « un disque plutôt raté ».

En somme, *Bob Dylan, au fil des albums (1962-2001)* n'est pas le premier livre à acheter si l'on veut découvrir l'œuvre. Outre les disques eux-mêmes et les éditions des textes de ses chansons, le plus beau livre sur Dylan demeure – pour la qualité de ses illustrations – la version française du livre-CD *Bob Dylan Album 1956-1966* (Fayard, 2005). Il faut aussi lire son autobiographie partielle : *Chroniques* (Fayard, 2005 ; traduction en français de *Chronicles*).

Anthony Varesi n'est pas un inconditionnel de Dylan, ce qui donne un livre neutre mais tiède, en dépit de sa grande précision : il n'y a aucune erreur historique, discographique ou typographique. En revanche, j'ai beaucoup apprécié la traduction vivante et sans argot parisien de François Tétreau.

Yves Laberge

Anthony Varesi
BOB DYLAN,
AU FIL DES ALBUMS (1962-2001)
Trad. de l'anglais par François Tétreau
Triptyque, Montréal, 2006, 222 p. ; 25 \$

papier ? Nombre de statistiques, de faits, de points plutôt positifs à l'égard de la numérisation des livres, et d'autres plus négatifs – relatifs, ceux-ci, au « monnayage » de la lecture en ligne –, construisent l'ensemble de cet ouvrage au ton caustique rarement modéré. L'auteur s'adresse visiblement à un lectorat précis, français de préférence, déjà à l'affût du contexte qui entoure les bibliothèques d'aujourd'hui. Une bonne connaissance de l'informatique de même que de la querelle entre les tenants de la numérisation et leurs opposants facilite la compréhension du débat, étant donné que la plupart des assertions ont à voir, de près ou

de loin, avec les grands géants du domaine de l'informatique, à savoir *Google* et ses compétiteurs.

Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas ici d'un ouvrage de réflexion qui se propose de dresser un portrait des enjeux *pour* et *contre* la « pensée » d'une telle numérisation du savoir. Pas de discours philosophique ou sociologique n'est à anticiper. Au plus le lecteur a-t-il accès à quelques faits historiques concernant la désuétude actuelle des bibliothèques. Nous sommes donc loin d'une réflexion sur la littérature elle-même. L'invitation lancée sous la forme d'une interrogation en quatrième page de couverture – « [...] la littérature est-

elle réellement menacée ? Risque-t-on l'appauvrissement des ressources culturelles mises à la disposition de chacun ? » – n'est pas tout à fait représentative du contenu de l'essai. Certes, nous avons droit à un tableau précis des faits techniques – batailles entre deux camps –, mais peu de place est accordée au questionnement philosophique que peut provoquer un tel changement, voire le bouleversement complet d'une société. On doit néanmoins concéder à l'auteur que son écriture directe et concise situe sans équivoque le destinataire dans ce conflit que constitue la numérisation du savoir. Et, au dire de l'auteur, le



essai

débat « numérique » ne fait que commencer, car « elle est culturelle, la prochaine révolution ».

Marie-Élaine Bourgeois

Andrée Chedid et Brigitte Kernel
ENTRE NIL ET SEINE
Belfond, Paris, 2006,
170 p. ; 24,95 \$

Andrée Chedid, romancière et poète, auteure d'une quarantaine de livres dans lesquels l'Égypte où elle a été élevée occupe beaucoup de place, se confie ici à une jeune journaliste, également écrivaine, au cours de rencontres hebdomadaires qui se sont poursuivies pendant un an. Leurs propos portent d'abord sur les souvenirs d'enfance d'Andrée Chedid qui nous révèle de l'intérieur un pays dont on ne connaît généralement que l'aspect touristique, mais surtout sur l'écriture en tant que telle de la part d'une femme qui y a consacré plus d'un demi-siècle. C'est à la fois révélateur d'un engagement rare et aussi très attachant.

Jean-Claude Dussault

Louis-Joseph Papineau
LETTRES À DIVERS CORRESPONDANTS
T. I : 1810-1845 ;
T. II : 1845-1871
Varia, Montréal, 2006,
589 p. et 427 p. ;
49,95 \$ et 45,95 \$

Après avoir publié *Lettres à ses enfants* de Louis-Joseph Papineau, en 2004, Georges Aubin et Renée Blanchet livrent maintenant près de 400 autres missives expédiées par le même « à divers correspondants » qui n'ont pas de lien de parenté avec lui, en réponse aux « 1300 lettres

reçues ». Suivront des *Lettres à sa famille*, c'est-à-dire à des parents qui n'apparaissent pas ici, à savoir « les Viger, Cherrier, Dessaulles, Globensky, Delagrave, Laframboise, Westcott, etc. »

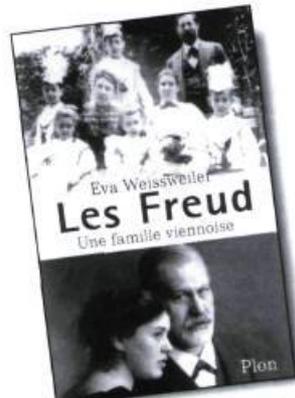
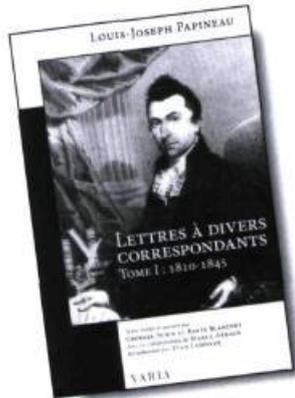
Les « divers correspondants » présentés aujourd'hui sont de toute provenance : l'Irlandaise Marcella Atkinson-Dowling,

amie de la famille Papineau à Paris, monseigneur Eugène Guigues, Français devenu évêque de Bytown et protecteur du fils Lactance, l'Américain Joseph-Guérard Nancrede, médecin à Philadelphie et ami d'enfance de Papineau, l'historien québécois François-Xavier Garneau... Mais les destinataires sont principa-

lement des hommes liés de très près à la chose politique, et au premier chef des députés, tels Edmund Bailey O'Callaghan, John Neilson, Robert Christie, William Lyon Mackenzie, James Mackintosh et John Arthur Roebuck, à qui est adressée la correspondance « la plus volumineuse ».

Louis-Joseph Papineau, député et orateur de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada pendant de nombreuses années, exprime ses vues sur les sujets les plus brûlants de l'époque : les funestes projets d'Union des deux Canadas, en 1823 et 1840, l'atrayant mouvement d'annexion aux États-Unis, en 1849, l'ignorance persistante par Londres de la scène politique canadienne, l'unique partage des subsides, les concessions injustes des terres, la situation de l'Irlande, comparable à celle du Bas-Canada, la séparation prévisible des deux Canadas d'avec l'Angleterre, la nécessité d'un Conseil législatif élu... Il y fustige aussi les administrateurs coloniaux : par exemple le gouverneur Dalhousie et ses indécences répétées, le gouverneur Aylmer et son « Conseil législatif véral », le « cerveau fêlé » Durham, le « bourreau » John Colborne... Des sujets plus personnels apparaissent bien sûr également : des souvenirs d'étudiant au Séminaire de Québec, la maladie de Lactance, l'injuste traitement fait au fils Amédée, protonotaire, la gestion et l'exploitation de la seigneurie de la Petite-Nation, la santé de Julie Bruneau, l'épouse du tribun, les lectures préférées de ce dernier...

Les *Lettres à divers correspondants* sont précédées d'une excellente introduction où Yvan Lamonde souligne « ce que ces lettres apportent d'inédit à la compréhension de la pensée politique de Papineau et de ses points tournants dans l'escalade des événements qui vont de 1822 à 1840 ». Elles sont complétées par



les écrits La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

no 118 DÉCEMBRE 2006

les écrits

André Brochu
Paul Beaulieu
Roland Bourneuf
Jean Portante
Luc Bureau
François Hébert
Suzanne Myre
Benoit Jutras
Mélanie Vincelette
Alain Médam
Sonja Ristic
Moha Souag
Diane-Ischa Ross

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):
RÉSIDENTS DU CANADA 25 \$
INSTITUTIONS 35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER 35 \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ COOPE POSTAL _____
TELEPHONE _____ COURRIEL _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits
Case postale 87, succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone: (514) 499-2836 • Télécopieur: (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

d'utiles index : « chronologique », « nominatif », « onomastique » ... Plusieurs notes infrapaginales (qu'on aurait toutefois voulues plus nombreuses) accompagnent le tout et renseignent le lecteur sur des personnages ou des événements évoqués par l'épistolier. On regrette par ailleurs qu'un toilettage incomplet ait laissé un assez grand nombre de visibles coquilles. Il est à souhaiter qu'on publie un jour une édition critique de ces importantes lettres que le duo Aubin-Blanchet a eu la patience et l'à-propos indéniabla de rassembler puis de mettre en circulation.

Jean-Guy Hudon

Eva Weissweiler

LES FREUD

UNE FAMILLE VIENNOISE

Trad. de l'allemand

par Frank et Martine Straschitz

Plon, Paris, 2006,

467 p. ; 44,95 \$

Comparée à l'hagiographie classique de Freud par Ernest Jones et même à d'autres ouvrages comme ceux de Detlef Berthesen, Paul Roazen et Patrick Mahoney, le livre d'Eva Weissweiler peut presque apparaître comme un règlement de compte systématique que les purs pourront évidemment lire selon la doxa œdipienne. Plutôt que d'isoler le petit « Sigi en or », l'auteure propose un portrait de famille et un tableau culturel remplaçant les personnages où elle considère qu'ils doivent être. Tout le monde y figure, du père Jakob, sans doute pédophile et trafiquant de fausse monnaie, jusqu'à la fille cadette du fondateur de la psychanalyse, la célèbre Anna, qui se débat tant bien que mal pour exister, en passant par les fils mal aimés, ceux de substitution, les oncles, tantes et autres.

Le génie n'apparaît donc qu'en arrière-plan et c'est moins

Correspondance

Raymond Guérin (1905-1955) est un des grands oubliés de la littérature française d'après-guerre. Depuis 1998, son œuvre heureusement réapparaît en librairie. Trois romans ont été réédités dans la collection « L'Imaginaire » de Gallimard, auxquels s'ajoutent les titres parus chez d'autres éditeurs (Finitude, Le Dilettante, Tout pour le tout). Henri Calet a affirmé à propos de Guérin que, s'il était né aux États-Unis, il aurait eu la même importance qu'Erskine Caldwell ; c'est dire sa stature. Les *Lettres à Sonia*, écrites dans des conditions difficiles (cantonement aux armées, détention de trois ans et demi dans un stalag allemand), sont remarquables par la langue élégante et méticuleuse qu'elles ont su conserver au fil des épreuves et par le portrait qui s'en dégage d'un écrivain déterminé à préserver, coûte que coûte, un lien vital avec la littérature. L'épistolier n'offre pas de récit détaillé de son quotidien, ses lettres étant de toute façon soumises à la censure. C'est pourquoi certains passages sont codés, tels ceux évoquant un certain Monsieur Lengaigne, formule désignant en fait un projet d'évasion. Désespérant rarement de sa condition, même si sa longue détention l'a indéniablement brisé, Guérin décrit à Sonia Benjacob (qu'il épousera en 1944) les conditions de sa liberté intérieure, qui passe par la lecture et l'écriture. Ses lettres recensent les colis qu'il souhaite recevoir : biens de ravi-

taillement, pour éviter de dépérir sous la diète austère de ses geôliers, mais aussi livres et journaux, choisis avec une boulimie jamais défaillante et une connaissance de l'actualité littéraire quasi miraculeuse dans les circonstances. Guérin fait très souvent état de l'avancement de ses travaux d'écriture ou s'inquiète du sort de ses manuscrits (plusieurs de ses œuvres ont vu le jour pendant la guerre, notamment *Les poulpes* et *Quand vient la fin*). Les deux cent quatre lettres réunies par Bruno Curatolo (qui signe la postface) proviennent de la fameuse Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, caverne d'Ali Baba pour la littérature française du XX^e siècle. Plus envoûtantes que bien des correspondances d'écrivain, les *Lettres à Sonia* se lisent comme le poignant roman d'une captivité et d'une fidélité au monde de l'écrit.

Patrick Bergeron

Raymond Guérin

LETTRES À SONIA

(1939-1943)

Gallimard, Paris, 2005, 349 p. ; 44,95 \$

son amour pour les langues (sans doute venue de sa nounou tchèque catholique) et l'inconscient qui ressort que sa passion pour le tarot, son sexisme, son rejet des méthodes anticonceptionnelles, son tabagisme, sa tendance à l'alcoolisme, sa phobie des chevaux et des trains, sa haine de la musique, ses quelques opinions politiques douteuses. Sans compter le ménage à trois avec sa belle-sœur avec qui il voyage lorsque sa femme est très malade, l'insensibilité au talent de son aînée, Mathilde, qu'il voit comme hystérique et hypocondriaque et dont il va jusqu'à mettre gravement la vie en jeu. Et que dire de sa méconnaissance du soin concret des

enfants, de ses graves fautes professionnelles, de son conservatisme bourgeois, de sa cupidité et de sa surdité aux bouleversements sociaux (à preuve, sa peur panique d'Alfred Adler, le « socialiste »), lui qui est toujours prêt « à jouir seul de tout » – ce sont ses mots ? De son œuvre toutefois, pratiquement rien dans le livre trop souvent anecdotique de Weissweiler, selon qui il faut attendre le « grandiose » et « autothérapeutique » *Totem et tabou* avant de voir Freud dépasser ses conflits avec ses fils et de ne plus faire de la théorie sexuelle une doctrine érigée en vérité absolue.

Voilà fichtrement détrôné le grand défenseur du Nom-du-

Père, l'un des « grands maîtres de l'humanité » (l'éloge est de Sandor Ferenczi), dira-t-on. Et pourtant. Si cet ouvrage donne des munitions aux détracteurs de la psychanalyse, en particulier aux bonzes du comportementalisme et des neurosciences, soigneusement retranchés derrière leur pseudo-objectivité scientifique, il replace la vie dans la perspective humaine et réduit le mythe à des proportions plus acceptables. C'est une fois de plus le lien de la vie et de l'œuvre qui se trouve reposé. Au fond, c'est ce qu'a mis Freud en mouvement – et de quelle façon ! – qui nous intéressa toujours.

Michel Peterson

Raymond
Guérin

Lettres
à Sonia

1939-1943

« Les essentiels
de l'écrivain »

Gallimard

Contrairement au discours de la majorité des musulmans, qui soulignent continuellement le caractère dit modéré et pacifiant de l'islam, Anne-Marie Delcambre s'en prend directement au contenu de cette religion. Pas d'islam modéré, selon elle. L'islam aurait intrinsèquement une « nature schizoïde », qui tient entre autres des influences juives et chrétiennes du Coran, reniées avec force par les exégètes musulmans.

« C'est un délire religieux d'autant plus regrettable que si les musulmans se penchaient sur les textes juifs ils y verraient une réelle proximité avec leurs propres textes. C'est cet électrochoc qu'il faut souhaiter pour l'islam, afin d'éviter que la paranoïa ne conduise à assimiler les juifs au Mal absolu, c'est-à-dire au Diable. »

Outre son antisémitisme, l'islam entretient une déconnexion totale avec la réalité moderne. L'auteure tire ses preuves d'une analyse des fatwas (avis religieux) transmises par Internet (incluant des fatwas émises au Québec), qui concernent des sujets fort variés : les femmes, le mariage, le commerce, le comportement en société, etc. Ceux-ci promeuvent essentiellement une lecture dure de l'islam, une « affirmation dogmatique de principes intangibles ». Pire, l'islam agit maintenant comme un refuge facile, notamment auprès des convertis « parce qu'il décourage tout esprit critique. L'islam plaît parce que sa structure schizoïde [...] préfère la stratégie du mensonge et de la dissimulation pour ne pas affronter la réalité... »

Une critique, majeure : cette nature supposément schizoïde de l'islam, si tant est qu'elle existe, n'est absolument pas propre à cette religion. Elle s'applique à toutes les idées visant à donner une vision globale et utopique de la vie.

Yvan Cliche

« Il faut »

Sous des dehors de gentil, l'individu prône l'hypercapitalisme et ne fait que ressasser un ensemble de préceptes dépassés sans apporter de solutions praticables. D'ailleurs, en guise de mot de la fin, Alain Samson demande de « ne pas tirer sur le messager ». Non !? Mais quel est l'intérêt de ces lignes s'il n'est pas question de proposer de solutions ? L'auteur s'en défend : il est préférable de comprendre la base des problèmes de la société québécoise en 10 chapitres. Inutile de préciser que les vérités présentées par l'auteur ressemblent à une liste de truismes même pas étoffée. Un exemple : « [...] pour faire face aux défis de la mondialisation, il faut augmenter la productivité, apprendre à produire plus avec moins ». La recette, on l'obtient en grattant quel ticket gagnant ? Autre exemple : il faut interdire à certains dirigeants les options d'achat d'actions. Car, voyez-vous, il faut que cela cesse. Comment ?

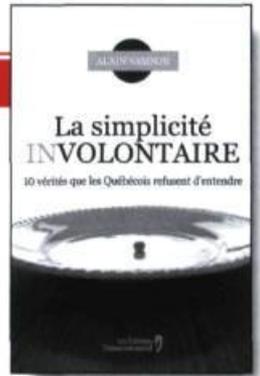
N'en a-t-on pas soupé des « il faut » de ce monde ? Il faut trouver des leaders « qui puissent nous aider à reprendre en main notre destin collectif » ; sous le sabot d'un cheval, ça pousse où les leaders de cet acabit ? Ou mieux, « [i]l faut repenser notre société », et pourquoi pas la re-penser pendant qu'on y est ? L'apport positif de ce livre se trouve dans le coup de force de réunir les « solidaires » et les « lucides » en une grande famille de pensée n'habitant pas

dans le même monde (« informel » et « formel »). Tout un exploit, il va sans dire... M'est avis que dès les prémices, l'idéologie de ces deux groupes-là était antinomique, non ?

Qu'on se le tienne pour dit, nous, Québécoises et Québécois, vivons dans un monde schizoïde : le « formel » des méchants et de la catastrophe annoncée et l'« informel » de la solidarité et du sens des valeurs de la vie. Agir en fonction de valeurs, parfait, quel beau concept, encore faut-il que nous partagions ensemble une certaine réalité dans laquelle lesdites valeurs deviennent opérantes, non ?

Nous entrons dans une autre dimension ; Alain Samson voulait-il faire la démonstration de l'existence des univers parallèles ?

Sandra Friedrich



Alain Samson

LA SIMPLICITÉ INVOLONTAIRE
10 VÉRITÉS QUE LES QUÉBÉCOIS
REFUSENT D'ENTENDRE

Transcontinental, Montréal, 2006, 147 p. ; 19,95 \$

Sylvère Lotringer
À SATIÉTÉ
Trad. de l'américain
par Gérard-Georges Lemaire
Désordres-Laurence Viallet,
Paris, 2006, 231 p. ; 34,95 \$

D'abord paru aux États-Unis en 1986 (là où le sein *délictueux* de Janet Jackson n'a d'égal que les attelages de Lynndie England, « l'exécutante d'Abou Ghraib »), cet ouvrage étrangement inquiétant du philosophe Sylvère Lotringer, connu pour ses travaux sur Antonin Artaud, nous fait entrer au royaume de la perversion. Or, plutôt que de parcourir les carrières de grands pervers histrioniques et paranoïaques ou

de faire une visite des donjons des clubs spécialisés en sado-masochisme, nous entrons dans une clinique comportementaliste de sexologie des États-Unis. Nous découvrons alors la perversion de la perversion, stimulée par une science proprement délirante censée guérir les délinquants (ou déviants, comme s'il y avait équivalence) sexuels. La technique miracle utilisée : la thérapie par la satiété ou par l'ennui (notez que l'étymologie de ce terme, *in odio esse*, renvoie à « être un objet de haine »). Élaboré à la fin des années 1960 à l'Université du Mississippi par Gene Abel et Judith Baker, ce traitement est ensuite poursuivi à Columbia.

De quoi s'agit-il ? Après avoir subi une série de tests, les délinquants sexuels (violeurs, pédophiles et autres) se voient exposés à un processus de « satiété », « rééduqués ». Plus question de les dégoûter par l'aversion. Désormais, on ira dans le sens de leur désir pour l'éteindre. La recette est simple. 1^{re} étape : isoler ces individus et leur demander d'élaborer de manière détaillée leur fantasme. Pendant ce temps, une batterie d'appareils de mesure branchés au corps permet de vérifier si la vérité est dite ou simulée. Se fier à la parole ? Jamais ! C'est quand il bande que l'homme est pleinement lui-même. 2^e étape : fournissons au pervers (dont on

essai

a oublié de fournir la définition) tout le bazar qui lui permettra d'assouvir ce qui le meut. Placé devant des revues ou des vidéos pornos, notre ami se masturbe et vient. Quelques minutes plus tard, le voilà tenu de se remettre au boulot. Et ainsi de suite... jusqu'à ce qu'un jour, ça lui sorte par les oreilles. On dira que le traitement passe par la représentation. Les savants docteurs ont d'autres chats à fouetter, que diable ! L'important est d'apprendre enfin à bien se comporter en société. Le reste – l'obscénité du traitement, la plongée dans la logique cruelle de l'extermination – est de peu d'importance devant la nécessité d'une science devenue elle-même perverse, relais d'une économie fondée sur l'hygiène sociale. *Business is business!*

Michel Peterson

**Clermont Pépin
PICCOLETTA
SOUVENIRS**
Triptyque, Montréal, 2006,
286 p. ; 25 \$

« Quiconque voudra désormais faire l'histoire de la musique canadienne ne pourra ignorer le nom de Clermont Pépin. Quand même ce dernier ne composerait plus jamais dans l'avenir, son *Concerto en do dièse mineur* est une œuvre impérissable. » Cet éloge paru dans *La Presse* de novembre 1946 devrait nous inciter à reconsidérer l'œuvre de ce compositeur et musicien originaire de Saint-Georges-de-Beauce.

L'autobiographie de Clermont Pépin (1926-2006) qui vient de paraître est triple : à la fois récit de vie, parcours d'artiste et d'éditeur de musique, mais aussi



méditation sur le vieillissement. L'ouvrage raconte l'enfance, puis la révélation musicale de l'adolescent doté d'une oreille parfaite, capable d'identifier les notes entendues au piano, qui composa des œuvres classiques dès l'âge de 13 ans. Le jeune Clermont

Pépin étudia la musique à l'Institut Curtis de Philadelphie, à Toronto puis à Montréal, dès 1944, auprès des Wilfrid Pelletier et Claude Champagne.

Dans *Piccoletta*, Clermont Pépin inclut intégralement plusieurs lettres reçues de divers

correspondants, dont Wilfrid Pelletier. Ces lettres d'époque permettent de rendre plus réels certains personnages qui deviennent momentanément les narrateurs du récit. Contre toute attente, cette abondante correspondance contient en outre de menus détails sur une foule d'aspects : les lectures privilégiées, le prix des repas, les sentiments insoupçonnés de ses amis. Ainsi, à la suite d'une rencontre particulièrement tendue, sa protectrice Georgette Dionne écrivait en 1941 : « Je le quittais en pensant au suicide ».

On s'étonne néanmoins du parcours prestigieux de ce musicien relativement méconnu, surtout si on le compare à André Mathieu (1929-1968). Clermont Pépin a longtemps été enseignant et directeur au Conservatoire de musique de Montréal puis à celui de Québec ; il avait par ailleurs étudié auprès de quelques grands compositeurs du siècle précédent, comme Olivier Messiaen et Arthur Honegger, en 1949. Il nous a quittés le 2 septembre 2006. Malheureusement, les enregistrements de Clermont Pépin demeurent pratiquement introuvables sur disque.

Yves Laberge

**Sous la dir. de Pierre Rajotte
LE VOYAGE ET
SES RÉCITS AU XXe SIÈCLE**
Nota bene, Québec, 2005,
418 p. ; 27,95 \$

Les ouvrages collectifs sont souvent des fourre-tout où plusieurs auteurs trouvent un lieu de publication pour leurs recherches individuelles sans qu'une structure d'ensemble ne vienne amalgamer les divers travaux. Il en résulte chez le lecteur un sentiment de dispersion. Il faut ici reconnaître le mérite de Pierre Rajotte, qui a su construire un ouvrage collectif qui dresse un portrait complet de la problématique de l'écriture du voyage

Du roman d'Alessandro Baricco
le Théâtre Niveau Parking présente

Sans sang

Cette histoire,
adaptée par ANDRÉ JEAN
et mise en scène par
MICHEL NADEAU, suspend le
vent de vengeance qui souffle, le
rend soudainement clément
et sans sang.

Du 13 février
au 10 mars 2007

THÉÂTRE
PÉRISCOPE
2, RUE CRÉMAZIE EST, QUÉBEC
(418) 529-2183

dans la littérature québécoise au vingtième siècle. Rajotte a non seulement réuni des spécialistes, mais il leur a attribué l'un ou l'autre des types de récits de voyage. En cela, l'ensemble des pratiques d'écriture du déplacement sont couvertes, que ce soit les récits de pèlerinage, de missionnaires, de tourisme, d'expédition, de guerre, de voyages fictifs ou ceux destinés à la jeunesse.

À travers ces grandes catégories, les collaborateurs ont réussi à la fois à brosser un portrait chronologique d'une pratique d'écriture, à proposer un vaste panorama qui en montre la diversité et l'abondance et à signaler les moments de transition. Ainsi, l'ouvrage fait ressortir la richesse du thème du voyage dans la littérature québécoise et souligne son importance pour comprendre la relation au territoire, à la nature et aux autres cultures. Parce que le collectif ne se divise pas en fonction de la destination des voyages, parce qu'il se concentre sur les problèmes de genre et sur les rapports à l'altérité, *Le voyage et ses récits au XX^e siècle* nous fait comprendre différemment la sempiternelle distinction entre la sédentarité et le nomadisme. C'est là un des nombreux mérites de cet essai qui présente un large panorama où le voyage éclaire plusieurs thèmes qui forment les littératures contemporaines.

Malgré quelques redites dues au caractère chronologique des chapitres, qui laisse toujours apparaître une métamorphose dans le genre étudié au milieu du siècle, cet essai balaie bien son terrain de recherche et montre à l'envie la pertinence de ce thème dans le corpus québécois, comme en fait foi la longue liste de récits répertoriés. Somme toute, l'écriture du voyage aura permis à de nombreux écrivains de médiatiser leurs rapports au monde et à eux-mêmes et ainsi de relativiser le débat identitaire québécois.

Michel Nareau

Le Joyce de VLB

A colossal défi, colossale réplique. Rien de modeste ou de limpide chez James Joyce, rien de précipité, de pusillanime ou de négligé chez Victor-Lévy Beaulieu. À peine, en effet, Beaulieu était-il entré en littérature, selon sa superbe expression, qu'il rêvait de se coller aux plus grands des grands : Victor Hugo, Jack Kerouac, Herman Melville, Jacques Ferron, Yves Thériault. Il tint parole, mais prit chaque fois le temps de tout lire, de multiplier les vérifications, de croiser les perspectives. Joyce, qu'il qualifie de champion toutes catégories, attendit patiemment son tour : de 1973 à 2005, il occupa en durable obsession ce que d'autres tâches laissaient de temps et d'énergie à son admirateur.

Le résultat ? Tout dépend des critères choisis. Sans l'ombre d'un doute, Joyce sort du laminage auquel le soumet Beaulieu non pas attirant, mais tristement constant, inhumainement cohérent. À cette aune, objectif clairement percuté. Joyce ? Génial et monstrueux, dévorant et dévoré, hermétique et entêté, ingrat, cruel et irresponsable. Il s'est juré de « renvoyer la langue anglaise à sa niche » et il lui inflige un dressage si tenace que rares sont ceux qui peuvent ne serait-ce qu'entrevoir la signification de son écriture. Comme Beaulieu ne déteste pas lui-même, avec un génie apparenté, faire rendre gorge à la langue française, il comprend, admire, partage l'intention de Joyce. Cependant, cela ne rend pas Joyce abordable, du moins pas pour un lecteur comme moi. Certains, comme Samuel Beckett ou Anthony Burgess, partagent l'enthousiasme entêtement de Beaulieu et percent patiemment ou intuitivement au moins quelques-unes des énigmes de Joyce, mais d'autres, comme H.G. Wells, tout en défendant le droit de Joyce de pousser sa pensée jusque « dans ses grosseurs », préfèrent que la langue, même renvoyée à sa

niche, demeure intelligible. On serait même tenté de renvoyer Beaulieu à Beaulieu : « Ici, ce n'est pas pareil à quand j'étais avec Melville et qu'à petit train nous arpentions les quais de Harlem. C'était parlable. C'était marchable. C'était repêchable. Mais pas ici. Il n'y a pas de grande baleine blanche... »

Décevant ? Pas du tout. Demeurer frileusement à distance de Joyce n'oblige ni à le méconnaître ni à l'ignorer. Des auteurs comme Réjean Ducharme, Jacques Ferron, Hubert Aquin, Claude Gauvreau et Beaulieu lui-même témoignent de l'utilité et même de l'urgence d'une déconstruction et d'un remodelage de la langue ; Joyce va dans le même sens, mais en courant plus ardemment qu'eux le risque démesuré de ne plus être lisible. Aux alpinistes de relever ces défis.

La recherche de Beaulieu ajoute à la crédibilité de sa thèse. La mythologie irlandaise, il l'étudie aux pieds de l'exigeant Dumézil. *L'Odyssee* d'Homère, il la dépèce chant par chant et rouerie par rouerie selon le classique Victor Bérard. Même Einstein intervient pour proposer (peut-être) que la langue passe du simplisme euclidien à une relativité moderne. Je ne me sens pas de taille à tenter une nouvelle lecture de Joyce, mais je me réjouis de ce que m'en apprend Beaulieu.

Laurent Laplante

Victor-Lévy Beaulieu

JAMES JOYCE

L'IRLANDE, LE QUÉBEC, LES MOTS

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2006, 1090 p. ; 56,66 \$

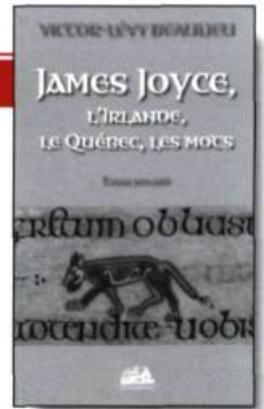
Guy Sorman
**L'ANNÉE DU COQ
CHINOIS ET REBELLES**
Fayard, Paris, 2006,
317 p. ; 34,95 \$

Avec son style si particulier et combien efficace de grand reporter, l'essayiste français Guy Sorman vient jeter un pavé dans

la mare des admirateurs du régime chinois. Chez nombre de gens d'affaires et de voyageurs, en effet, le passage de la Chine à une économie de marché depuis deux décennies, et le développement spectaculaire qui s'en est suivi, font naître l'admiration ; cet enthousiasme toutefois fait oublier une réalité tout aussi cruciale, mais moins éclatante :

la dictature qu'exerce le Parti communiste sur ce pays et son 1,3 milliard d'habitants.

C'est un exposé dur et sans détour que livre le célèbre polémiste français. Explorant longuement ce vaste pays, rencontrant ses gens mais aussi ses dirigeants, Sorman livre un constat brutal : « La Chine réelle, celle qu'habitent les Chinois, est



aux mains d'un parti totalitaire, de ses bureaux de la Sécurité, de son département de la Propagande ».

Relatant l'oppression de ses nombreux dissidents, dont l'auteur déplore qu'ils ne soient pas davantage soutenus par l'Occident, Sorman va jusqu'à qualifier le régime d'« authentiquement fasciste ». Car vu sous l'angle des valeurs occidentales, voire universelles (régime de droit, liberté de parole et d'association, droits de l'homme, individualisme favorisant la créativité), le régime en place depuis 1949, s'il tolère les opposants isolés, interdit toute forme d'organisation de toute opposition. Même les initiatives locales de développement sont souvent brimées, si elles ne se placent entièrement sous le contrôle du Parti, qui vit de corruption et de discriminations. D'où l'animosité générale du peuple envers cette organisation.

C'est le cas des 800 millions de paysans, qui fournissent la main-d'œuvre bon marché aux « entrepreneurchiks » pistonnés, dont le seul mérite est l'efficacité de leur production à défaut d'un manque total d'innovation : « Une certaine Chine s'enrichit, mais la plus grande part ne se développe pas ».

Ce faux développement, allié à l'absence de démocratie, pousse ce pays vers une « quête de puissance », faisant de la Chine un danger potentiel. Et pourtant, nous, Occidentaux, condamnons l'auteur, restons fascinés par ce régime non réformable. Pour Sorman, il ne s'agit ni plus ni moins que d'une défaite de la pensée, une abdication et une lâcheté.

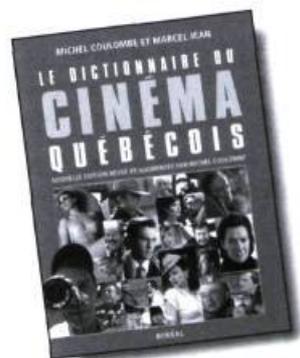
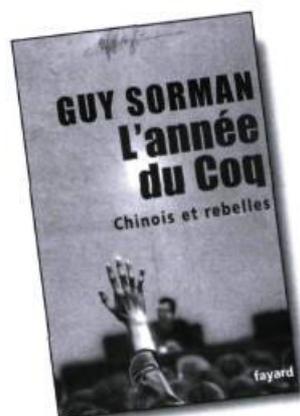
Yvan Cliche

Sous la dir. de Michel Coulobme et Marcel Jean
DICTIONNAIRE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS
Boréal, Montréal, 2006,
821 p. ; 44,95 \$

Cette quatrième édition revue et augmentée du *Dictionnaire du cinéma québécois* comprend 800 notices sur les principaux artisans de notre industrie cinématographique : cinéastes, acteurs et actrices, mais aussi producteurs, techniciens, cadres décorateurs et compositeurs de musiques de films. Chaque notice fournit une filmographie partielle, avec mention des prix remportés. Les films en soi ne sont pas recensés ou analysés dans des notices spécifiques, mais beaucoup sont évoqués brièvement à travers certaines descriptions des personnages marquants joués par un acteur. On trouve en fin de volume les génériques de 444 longs métrages importants, depuis l'époque du muet jusqu'à nos jours.

Cet ouvrage sera très utile aux cinéphiles qui, à l'annonce des nouveaux films, se demandent : « Où ai-je déjà vu cet acteur ? » ou « Quel est le film le plus important de tel cinéaste ? » L'autre qualité de ce *Dictionnaire* est de contenir des renseignements que l'on ne trouve pas dans des ouvrages de référence comme le monumental *Dictionnaire du cinéma* publié par Larousse sous la direction de Jean-Loup Passek en 1998 et censé couvrir tous les pays.

J'ai trouvé certaines notices particulièrement instructives : celle sur la distribution des films au Québec, véritable talon d'Achille de notre industrie, et celle qui la complète, portant sur l'exploitation, où l'on traite du



circuit des salles de cinéma. La notice sur l'Office national du film, à la fois la force et le point faible de notre cinématographie, couvre naturellement plusieurs pages. Il faudrait toutefois ajouter une notice propre au documentaire, distincte du cinéma direct. Par ailleurs, je m'étonne de ne pas trouver de notices pour des actrices comme Angèle Coudu, Nathalie Coupal, Marie Gignac, Sophie Lorain et Danièle Lorain, mais je suppose que les auteurs considèrent qu'elles se consacrent davantage à la scène ou au petit écran.

Très différent de son équivalent canadien-anglais (*A Century of Canadian Cinema* de Gerald Pratley, Lynx Images, 2003), le *Dictionnaire du cinéma québécois* me semble indispensable même dans la plus modeste bibliothèque de référence sur le cinéma.

Yves Laberge

Jacqueline Kelen
DU SOMMEIL ET AUTRES JOIES DÉRAISONNABLES
Albin Michel, Paris, 2006,
155 p. ; 21,95 \$

L'invitation est douce et fraternelle. Dormir et écrire. Écrire, dit Jacqueline Kelen, c'est embrasser le monde entier. Dormir, écrire, aimer, c'est enlacer infiniment. Pendant dix ans, elle a rédigé cet hymne à la vie dormante, dans lequel elle propose de délaisser le monde connu des journées ensoleillées pour pénétrer avec la délicatesse du chat dans le monde de la nuit. C'est-à-dire se rassembler, devenir entier, quoi. Car dormir, c'est une marque divine qui, à chaque endormissement, permet à l'être humain de retrouver sa filiation.

Mais au fait, que se passe-t-il la nuit ? Les songes hantent et le corps et l'esprit du dormeur, plongé dans quelque chose d'immense et en même temps totalement à la merci des contingences extérieures. Ce lâcher-prise est étonnant quand on y pense. Le dormeur est dans un absolu lointain et, souvent quand le voyage a été prolifique et bénéfique, il en revient ragaillard, plein d'envies nouvelles. Ne dit-on pas que les plus belles idées viennent du sommeil ?

« Sommeils », écrit-elle au pluriel, ne signifie pas sombrer dans le néant et se réveiller du rien, le lendemain matin. Non, l'auteure voit une nette parenté entre sommeil, écriture et amour et, par le biais de quelques grands textes fondateurs, elle tente la démonstration, tournant autour du point névralgique : le lit qui n'est définitivement pas un meuble à tout faire. Le lit est un lieu de rencontres, surtout. Dormir avec sa douce moitié, ce serait lui proposer d'entrer, unis et séparés, dans l'illimité. Intrigante perspective quand même que le corps de l'autre si proche et en même temps pleinement parti,

mais parti où au juste ? Dans le monde de l'innocence ? En fait le sommeil se mérite, se gagne, s'étreint et se garde. Enfin ce sommeil particulier ouvre les portes de l'infini et favorise les états d'adoration.

Jacqueline Kelen voulait écrire avec les yeux aigus du sommeil, si proches des yeux de l'espérance, et avec des vocables belliqueux. Dans un style tout à la fois intimiste et baroque, elle emporte le dormeur dans sa barque et réussit à le bercer sans le faire sombrer dans un sommeil profond. Comment, après ces lignes, ne pas croire comme elle que l'être humain gît dans le merveilleux ?

Sandra Friedrich

**David Graeber
POUR UNE
ANTHROPOLOGIE
ANARCHISTE**

*Trad. de l'anglais
par Karine Peschard
Lux, Montréal, 2006,
165 p. ; 14,95 \$*

De quelle manière pouvons-nous exprimer notre mécontentement à l'endroit de la société ? Que faire pour rendre cette dernière plus juste et plus près de certaines valeurs fondamentales, telle la liberté de choix et d'expression ? Les anarchistes ont-ils la réponse à ces questions ? Est-ce que l'adoption, sur le plan national, voire international, de leur système de pensée, permettrait de changer la face de la « Cité » ? D'abord une telle « cité » a-t-elle déjà existé ? Ce sont là des interrogations auxquelles répond David Graeber, anthropologue de formation, dans son essai intitulé *Pour une anthropologie anarchiste*. L'auteur se propose d'éclairer le lecteur sur les fausses idées reçues relativement à l'anarchisme et d'établir les balises de la philosophie anarchiste en précisant que « l'anarchisme, en tant que phi-

Robert Levesque

Robert Lévesque sait écrire et il se sert de ce savoir pour mettre au premier plan des écrivains, des artistes, des politiciens, des hommes, des femmes, et nous le suivons partout où il va avec sa vive intelligence. Lui qui se dit toujours jeune, *indécrottablement* jeune, il donne l'impression de raconter des souvenirs de vieux avec, parfois, une plume d'un autre âge. On aime. On dirait bien qu'il a connu personnellement Proust ou Castro, Robert Levesque, son homonyme sans accent aigu, ou Patrick Modiano. Du pur jus fait avec des fruits juste à point. Le lecteur s'abandonne, il furète avec l'auteur, fréquente les mémoires et les témoignages, il le suit même dans les petits sentiers qui ont l'air de rien. Le lecteur a l'impression de lire du Marcel Jouhandeau, du Raymond Aron ou les souvenirs d'un mémorialiste en mal de confidences. Et, croyez-le, l'auteur supporte la comparaison.

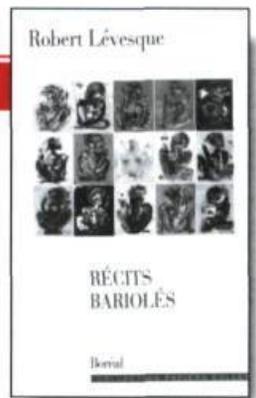
Robert Lévesque, tout le monde le sait, a des opinions et il les défend avec clarté, en y mettant l'acharnement des esprits convaincus et le brio de l'écrivain sûr de lui. Pour lui, la question de l'indépendance du Québec est « une aventure qui apparaît désormais inutile, bousillée par ses meneurs » ; il déteste Claudel (« Méthode sûre : plus on connaît Claudel,

plus on le déteste. Immanquable. »). Il sait parler avec émotion de sa mère, victime de la maladie d'Alzheimer (« [...] ma mère ne me reconnaissait plus, me prenant pour un de ses frères, mon malheur devint grand, il éclata en silence et il est encore là. »). Il peut même avouer qu'il ne sera pas un grand poète, mais c'est avec humour et juste en passant.

Voici Anton Tchekhov, le préféré, et Henri Tranquille, André Major et Henri Cartier-Bresson, Dorothy Parker et Elfriede Jelinek, Prix Nobel, qu'il malmène un brin, et bien d'autres, bien présents, merveilleusement présents grâce au talent polymorphe, au style brillant, à l'intelligence « perceuse » de secrets de Robert Lévesque. On ne peut demander mieux. Même, on en prendrait encore. Du bonbon.

Richard Desgagné

**Robert Lévesque
RÉCITS BARIOLÉS
Boréal, Montréal, 2006, 237 p. ; 25,95 \$**



losophie politique, est véritablement en plein essor ».

Le lecteur apprend que les balbutiements de l'anarchisme ont eu lieu au XIX^e siècle. N'étant pas un cadre théorique, mais une attitude, une conviction, l'anarchisme adopte comme principes de base « l'autogestion », « l'association volontaire » et « l'entraide ». Différentes écoles anarchistes existent : les « anarcho-syndicalistes », les « anarcho-communistes », les « insurrectionnistes », etc. Mais pourquoi l'auteur insiste-t-il autant dans son essai sur une « anthropologie anarchiste » ? C'est que les idées des anthropologues et des anarchistes ont « tendance à se réverbérer. Quelque chose dans la pensée anthropologique en particulier – sa conscience aiguë de l'éten-

due même des possibilités humaines – lui a donné dès le début des affinités avec l'anarchisme ». Recourant à des exemples de sociétés anarchistes – les Piaroa (établis sur les rives de l'Orinoco), les Tiv (sur les rives de la rivière Benue au Nigéria), les Hautes Terres de Madagascar –, l'auteur montre comment une telle philosophie peut se déployer et enrichir une société. David Graeber explore aussi la question de la modernité et admet que les anthropologues devraient s'impliquer davantage auprès des anarchistes pour étoffer leur mouvement. Cet essai d'une écriture limpide s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux courants d'idées marginaux et qui souhaitent enrichir leur réflexion.

Marie-Élaine Bourgeois

**Sous la dir. d'Amaryll Chanady, George Handley et Patrick Imbert
LES MONDES DES
AMÉRIQUES ET LES
AMÉRIQUES DU MONDE
Université d'Ottawa,
Ottawa/Legas, Brooklyn,
2006, 582 p. ; 50 \$**

Cet ouvrage académique reprend les actes du colloque international en études américaines ayant eu lieu en août 2005 à l'Université d'Ottawa, sous l'égide de l'International American Studies Association. Près de la moitié des 52 textes réunis sont en français ; les autres sont en anglais. Beaucoup de chapitres touchent les études littéraires et la littérature comparée, souvent dans une perspective comparative

essai

entre une nation européenne et un pays d'Amérique.

Au-delà des recherches des années 1980 sur l'américanité et des études centrées exclusivement sur les États-Unis, nous trouvons ici une multitude de questions et d'approches contemporaines. Les thèmes abordés et le traitement théorique proposé sont souvent originaux : études de l'ethnicité, des représentations sociales, de l'histoire culturelle et littéraire, dans des perspectives interdisciplinaires, transdisciplinaires, transculturelles. Ainsi, Pierre-Louis Verron étudie le stéréotype de la femme californienne, parfois apparentée à une Andalouse idéalisée, dans divers récits de voyage d'explorateurs européens rédigés autour de 1850. Ailleurs, Christian Milat analyse et compare avec finesse la représentation de la ville de New York dans les premiers romans de Claude Ollier et d'Alain Robbe-Grillet, qui avaient choisi cet espace romanesque pour « sa portée mythologique ». Plus loin, Glen Campbell analyse avec subtilité la poésie descriptive de Calixte Mourier, oblat venu de France comme missionnaire à Ottawa, qui voyait alors le Canada de 1862 comme un « nouvel éden ».

D'abord destiné aux universitaires, mais pas uniquement aux spécialistes des études littéraires, *Les mondes des Amériques et les Amériques du monde* constitue à ce jour l'un des rares ouvrages à présenter plusieurs textes portant sur des études atlantiques (« Trans-Atlantic Studies »). Certaines contributions réunies ici illustrent avec originalité cette approche comparative utilisant l'histoire et les théories sociales pour comprendre la culture, la littérature, les arts et les transferts culturels entre l'Europe,

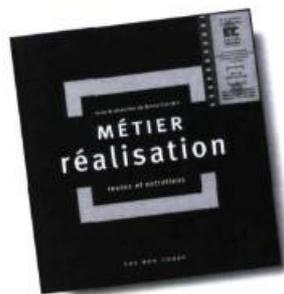
l'Afrique et les Amériques (incluant les Caraïbes).

Yves Laberge

Noam Chomsky
LA DOCTRINE DES
BONNES INTENTIONS
ENTRETIENS
AVEC DAVID BARSAMIAN
Fayard, Paris, 2006,
237 p. ; 29,95 \$

Alors que le Moyen-Orient brûle encore, alors que nous sommes tiraillés et divisés par les positions en conflit et submergés par des sources d'information divergentes, vouloir comprendre le monde actuel exige de plus en plus d'efforts. Il faut en outre demeurer critique devant les multiples vérités qui se présentent à nous. Il y a toutefois quelques sources sûres qui, bien qu'ouvertement partisans, n'en demeurent pas moins des plus crédibles. Noam Chomsky est une de ces références et son dernier ouvrage, *La doctrine des bonnes intentions*, est criant d'actualité.

Né à Philadelphie en 1928, Noam Chomsky, professeur au Massachusetts Institute of Technology, linguiste de réputation internationale et un des plus cohérents critiques de la politique étrangère américaine, s'intéresse, cette fois, aux « bonnes intentions » de l'administration Bush, qui ne sont qu'une « stratégie impériale fondée notamment sur la notion de *guerre préventive* ». Cet essai de l'intellectuel le plus controversé des États-Unis est constitué d'une suite d'entretiens avec David Barsamian, qui travaille avec Chomsky depuis une vingtaine d'années, entretiens qui s'étendent sur presque deux ans, soit de mars 2003 à février 2005. La construction questions-réponses, sans être la plus littéraire, a



l'avantage d'être plus près de l'oral, d'être plus dynamique et permet, peut-être, de rendre l'ouvrage plus accessible. On y apprendra ainsi quelques détails de la vie privée de celui qu'on a souvent considéré comme le « plus grand intellectuel vivant ».

« La doctrine des bonnes intentions », c'est donc la stratégie mise de l'avant par les États-Unis de George Bush pour contrôler le Moyen-Orient (et ses ressources) tout en y maintenant une base extraterritoriale américaine. Chomsky croit que les États-Unis réarmeront l'Irak... dès qu'ils l'auront complètement désarmé, « simplement pour rétablir l'équilibre avec ses voisins ». Se dissociant des théories de conspiration, l'auteur constate néanmoins que la propagande existe et fonctionne, car « il n'y a qu'aux États-Unis que les gens ont peur de l'Irak ». Bref, pour paraphraser *The Nation*, ne pas lire Chomsky, c'est flirter avec l'ignorance.

Sylvain Marois

Sous la dir. de Bruno Carrière
MÉTIER RÉALISATION
TEXTES ET ENTRETIENS
Les 400 coups, Montréal,
2006, 287 p. ; 49,95 \$

Ouvrage collectif destiné principalement aux futurs cinéastes, *Métier réalisation* regroupe une trentaine de témoignages et d'entrevues avec des cinéastes québécois contemporains, de Bernard Émond à Patrice Sauvé, sans oublier Sylvie Groulx, Michel Poulette, André Forcier, Micheline Lanctôt, Robert Morin, Charles Binamé, Philippe Baylaucq et plusieurs autres.

En marge des nombreux entretiens ainsi réunis, huit réalisateurs ont par ailleurs choisi de rédiger un bref essai portant sur leur vision du cinéma. Parmi ceux-ci, le témoignage de Denys Arcand se démarque, autant par sa pertinence que par sa lucidité à propos de l'énorme machine promotionnelle, de la fatuité de la critique française et des contraintes de la réalisation. Parlant du vedettariat outré des cinéastes à la mode, Arcand critique la « politique des auteurs » des années 1960 : « La théorie française du réalisateur comme auteur de film, qui a eu le mérite en son temps de révéler bien des génies ignorés, s'est transformée peu à peu en culte stalinien de la personnalité ». Sur la surabondance de publicité dans le cinéma commercial actuel, il déclare que « chaque affiche de film contient maintenant obligatoirement ces citations délirantes où chaque nouveau film est salué comme une œuvre de génie ».

La plupart des 18 entretiens menés par Marcel Jean, souvent centrés sur des aspects professionnels du tournage et du montage, sont stimulants ; de ce nombre, les propos d'André Forcier se démarquent par l'éclairage donné à plusieurs de ses films remarquables (surtout *Bar Salon* et *L'eau chaude, l'eau froide*). Chaque réalisateur est interrogé sur ce qui l'a amené vers la pratique du cinéma. On appréciera les conseils donnés aux jeunes réalisateurs et à tous ceux qui voudraient « faire du cinéma » ; à ce propos, l'Université Concordia serait pour bon nombre de ces réalisateurs et téléastes aujourd'hui reconnus un passage obligé.

L'ouvrage n'est toutefois pas exhaustif et reste centré – tout comme notre cinéma – sur la région montréalaise ; il manque dans ce survol des portraits de quelques réalisateurs de la ville de Québec comme Robert Lepage et Francis Leclerc.

Yves Laberge